

cercle rentrant. Tout cela devait dépendre de l'Acra, qui était en forme de croissant, dit Josèphe, sans spécifier la direction de ses deux cornes. En tout cas, un point de repère entre Genath et Antonia nous est incontestablement assuré par les fouilles récentes des Russes à l'est du saint Sépulcre. Les remparts et l'antique porte qui sont là ont visiblement appartenu à la deuxième enceinte. Il est évident, d'après leur direction, qu'ils laissaient le saint Sépulcre hors de l'ancienne Jérusalem.

Cette indication décisive se complique d'une autre non moins importante. Je veux parler des Cavernes royales traversées, au dire de Josèphe, par la troisième enceinte. Il ne faut plus aujourd'hui aller les chercher aux Tombeaux des Rois, à huit cents mètres nord de la porte de Jaffa, mais à quelques pas seulement de cette porte. Nous devons les visiter. Le mur d'Agrippa suivait donc au nord à peu près la même ligne que le rempart actuel, et dès lors la seconde enceinte, sous peine de toucher presque à la troisième, ne pouvait enclaver le saint Sépulcre.

Au reste, un fait brutal devait suffire à préjuger la question. Tout lieu occupé par des tombeaux de famille a été dès l'origine hors de la cité. On sait les exigences du judaïsme sur ce point. Or sous la coupole du Saint-Sépulcre il n'y a pas seulement la sépulture que nous croyons être celle de Jésus, et qui en tout cas aurait été jadis celle de quelqu'un, mais il en est d'autres que nous pouvons visiter à côté d'elle, en pénétrant dans

la chapelle jacobite, derrière l'édicule du saint Sépulcre. Qu'est-ce que ces fours horizontalement creusés dans le rocher, et auxquels nous ne parvenons qu'à travers un obscur et étroit passage? La tradition les appelle les tombeaux de Nicodème et de Joseph d'Arimathie. Je n'ai pas à discuter ici ce témoignage : il me suffit de constater qu'ils sont de vrais tombeaux juifs. Pour rendre l'argument plus décisif encore, il n'y a qu'à se glisser dans l'un d'entre eux, et l'on demeure convaincu qu'ils ne sont eux-mêmes que l'avant-garde de plusieurs autres.

Après cela il faut reconnaître que le Calvaire était très rapproché de la deuxième enceinte. Mais ce détail est justement dans la donnée évangélique, car saint Jean dit : « Le lieu où Jésus fut crucifié *était près de la ville*, et beaucoup de Juifs purent lire l'inscription qui était au haut de la croix, en hébreu, en grec et en latin. » Pourquoi n'aurait-on pas choisi le lieu du supplice de façon à exposer le condamné aux regards de toute la cité groupée sur les remparts? On sait la curiosité malsaine que provoquent les exécutions capitales. Quant aux tombes et aux jardins qui avoisinaient immédiatement les murs de la ville, il y en a encore à Jérusalem et dans tout l'Orient.

Mais si le Calvaire fut près des remparts, l'incident de Simon le Cyrénéen nous fait supposer que la porte par où sortirent les condamnés fut loin du Calvaire. Sur le parcours on rencontra Simon

qui venait des champs, et on le requit pour porter la croix de Jésus. Il devait donc y avoir une certaine distance du point où on le rencontra à l'endroit où l'on voulait aller. Aussi est-il peu probable que la porte Judiciaire se trouvât aux récentes fouilles des Russes, près du saint Sépulcre. C'est du côté d'Antonia qu'il faut la chercher, et le trajet à parcourir dut être la grande moitié de l'arc de cercle formé par Acra.

Ce qui n'est pas une objection, mais une tristesse pour mon cœur, c'est la difficulté de rétablir ici l'état des lieux tels qu'ils furent à la mort de Jésus. La main de triomphateurs barbares et de païens irrités, le feu des musulmans ont tout bouleversé, et le mauvais goût de ceux qui ont voulu tout réparer par des embellissements malencontreux a fait le reste.

D'après les récits des saints Livres¹, le Sépulcre fut une chambre mortuaire creusée dans un rocher. Ce rocher était dans un jardin, et l'excavation dont Joseph d'Arimathie avait sans doute voulu faire un caveau de famille, mais où personne n'avait encore été enseveli, était vaste. On le conclut d'une série de détails décisifs. La pierre qui fermait l'orifice était grande; les saintes femmes d'abord, Pierre et Jean ensuite entrent aisément dans la chambre sépulcrale; deux anges s'y tiennent assis, les bandelettes étant d'un côté

¹ Marc, xv, 46; Matth., xxvii, 59-61; Luc, xxiii, 53-55 et surtout Jean, xix, 41-42.

et le suaire d'un autre¹. L'ouverture était creusée verticalement, puisqu'il fallait rouler la pierre probablement dans une rainure, comme nous le verrons au Tombeau des Rois, et que, d'après saint Matthieu, les pieuses amies du Mort s'assirent vis-à-vis la porte. Toutefois le lieu où l'on déposait le cadavre était au-dessous du niveau de l'ouverture, puisque pour voir sans entrer il fallait se baisser. Ce détail est marqué à plusieurs reprises². Voilà le saint Sépulcre d'après l'Évangile.

Le voici tel que je le trouve : c'est un édicule de huit mètres de long sur cinq mètres de large, et très exactement rectangulaire, s'il ne se terminait en pentagone par la chapelle des Coptes vers l'occident. Il mesure six mètres de haut et a été bâti en 1811 par les Grecs. Une sorte de dôme en forme de couronne le surmonte. Des plaques de marbre jaune et blanc le recouvrent. Les pilastres, les colonnettes torsées et la balustrade supérieure qui achèvent de l'orneï, constatent hardiment qu'on n'a rien voulu faire pour faciliter à l'imagination des pèlerins tout retour vers l'état réel des saints lieux, au temps de l'histoire évangélique.

Entre d'immenses candélabres, sous des lampes d'or et d'argent, par une porte étroite, nous en-

¹ Jean, xx, 1-17; Luc, xxiv, 1-12; Marc, xvi, 1-8; Matth., xxviii, 1-8.

² Dans *Luc*, xxiv, 12, il est dit de Pierre : καὶ παραλύσας βλέπει, κ. τ. λ. Dans *Jean*, xx, 5 et 11, la même chose est dite en termes identiques de Jean lui-même et de Madeleine.

trons dans un vestibule nommé la *chapelle de l'Ange*. Une seconde porte plus basse et fort incommode nous conduit dans la chapelle même du saint Sépulcre. Le prêtre et un servent peuvent à peine y prendre place. Le tombeau proprement dit sert d'autel. En réalité on ne le voit pas. Il a deux mètres de long, quatre-vingt-dix centimètres de large et soixante-dix-huit de haut. C'est une sorte de sarcophage creusé dans le roc, auquel il est resté adhérent, et dont le couvercle a été remplacé par la dalle de marbre qui sert de pierre d'autel. Ceux qui prétendaient l'avoir vu de leurs propres yeux après l'incendie de la basilique, en 1808, l'ont affirmé à ceux qui nous le redisent. Il faut ici croire sur parole. D'autre part le F. Liévin assure que nul de nos contemporains n'a pu l'examiner, et, se contentant de résumer les témoignages les plus contradictoires des premiers pèlerins et des derniers, il réduit à trois les *hypothèses possibles*. La plus probable pour lui, c'est que la couche funèbre où reposa Jésus est un sarcophage inhérent au sol et aux parois du monument. En être réduit à des hypothèses pour savoir la forme du lit mortuaire du Sauveur, quand il serait si aisé de remplacer un misérable revêtement de marbre par le plus transparent cristal, c'est violent à la fin du XIX^e siècle! Quand même, dans ce petit espace où s'enferma un jour la gloire de Dieu et d'où elle sortit triomphante, il ne resterait rien de ce que nous pensons, qu'importe? Notre foi à la résurrection et même au lieu du saint Sépulcre demeurerait la

même. Ce qu'il y a de plus dur à notre époque, c'est le mystère inutile et les ténèbres là où a séjourné la lumière et d'où elle a jailli.

En attendant, contentons-nous de voir ce qui est visible de l'ancienne chambre sépulcrale. On nous montre des fragments de pierre grise à la porte basse où nous venons de passer, et les fidèles les baisent pieusement. Comment le lieu où reposa Jésus, mort pour nous, est-il ainsi séparé du rocher qui l'environna et le protégea à l'origine? Saint Cyrille, dans sa quatorzième catéchèse, nous le dit: « L'entrée du saint Sépulcre était taillée dans le roc, comme il arrive pour toutes les sépultures du pays; on ne la voit plus depuis que, pour l'ornementation actuelle, il a fallu détruire la première grotte. Avant qu'une munificence royale eût fait ces embellissements, il y avait un vestibule devant la porte de pierre. »

Cette munificence a été une barbarie. Passe pour les propylônes, l'atrium et ses portiques; passe pour la basilique à cinq nefs, la rotonde de l'abside et la magnificence des ornements; mais toucher à la grande relique, séparer le tombeau du rocher dans lequel il était, raser la chambre sépulcrale qui le précédait, tailler, niveler ce qui constituait l'incomparable monument, pour laisser un rectangle seul debout sous une coupole, quel sacrilège! Constantin et sa mère furent bien mal inspirés. Et encore, le peu qui reste de tout cela est caché sous une ornementation odieuse!

A travers un soupir, baisons avec respect ce

marbre que je déteste, parce qu'il me cache ce que je voudrais contempler. Le gage de ma vénération va quand même à la pierre qui fut le lit mortuaire de mon Maître, comme ma foi et mon amour volent à travers tout cela jusqu'au Ressuscité qui est le Roi des cieux.

Il nous reste à monter au Calvaire. Je dis monter pour maintenir une expression consacrée, bien qu'il ne soit pas dit dans l'Évangile que le Golgotha ait été ni une montagne ni même une colline. L'étymologie du mot a fait supposer qu'il était en forme de crâne, mais un crâne ne constitue pas un très haut sommet. Nous montons par dix-huit marches à une plate-forme de seize mètres carrés. C'est l'aire du Golgotha aplanie et travaillée par la main de l'homme. Elle est formée par des voûtes artificielles autant que par le roc lui-même. Celui-ci se voit au lieu dit le *Trou de la croix*, sous l'autel des Grecs, et à la *Grille d'argent* qui, dans la chapelle des Latins, laisse vénérer une des fissures survenues à la mort du Sauveur. Ici encore, sous le regard de Celui qui meurt pour donner la paix au monde, j'ai le regret de constater que les communions diverses se disputent sans charité, sans respect, sans modération la place même arrosée du sang réconciliateur. Ce spectacle m'attriste. Il serait beau pourtant de voir, malgré la variété de leurs rites, la multitude des Églises, unies enfin dans une même foi, se donner le baiser de paix sur la montagne du Calvaire et sceller dans le sang du Sauveur leur généreuse et

définitive réconciliation. Prions un instant pour la paix universelle. Je viendrai prochainement ici offrir le saint sacrifice.

Mardi soir, 13 mars.

C'est le mont des Oliviers et Béthanie que nous devons visiter, deux souvenirs authentiques encore dans l'ensemble, sinon dans les détails. Nous avons demandé des ânes pour cette excursion. Il faut imiter le Maître au moins par la monture. Le R. P. Meunier nous précède sur Crassus, l'âne du couvent, une célébrité. Le vénérable prier porte magnifiquement sa tête sculpturale. Avec sa longue barbe soyeuse et argentée, son manteau noir et sa blanche robe dominicaine, enfin dans sa solennité naturelle, sur sa belle monture il fait rêver des anciens juges d'Israël.

Le P. Dubourg, un très aimable parisien, caracole joyeusement autour de nous. On dirait qu'il a entendu l'invitation poétique de Débora :

Vous qui montez de blanches ânesses,
Vous qui siégez sur des tapis,
Vous qui marchez sur la route, chantez !

Il est habitué aux Lieux saints et n'éprouve plus ce recueillement, mélange indéfini de respect, de tristesse, de bonheur, de piété, de surprise, de

stupeur, que nous sentons nous-mêmes en les vénérant pour la première fois. Nous suivons nos guides en silence et pleins de graves pensées. J'aurais besoin d'être seul pour mieux analyser ce que j'éprouve. Les premières impressions sont toujours les plus douces et les meilleures, je voudrais que rien ne vint les déflorer. Pourtant il faut bien être un peu aimable envers ceux qui nous escortent avec tant de bonté.

Nous voici en face du mont des Oliviers, ma déception est grande. La montagne, d'un gris fauve sur lequel tranchent quelques oliviers pâles et clairsemés, n'a pas l'aspect grandiose que mon imagination lui avait de tout temps prêté. Les édifices qui en couronnent la crête sont d'un effet douteux, et la tour des Russes, percée à jour, maigre, sans harmonie, sans raison d'être, demeure absolument détestable. Là pourtant sont, à jamais ineffaçables, des souvenirs sacrés. C'est bien l'antique colline où le Maître est passé si souvent, où il s'est assis, où il a conversé, pleuré, prophétisé, A mesure que ces pensées traversent mon âme, il me semble que le site change d'aspect.

Mon œil plonge déjà jusqu'au Cédron. Un bosquet d'oliviers y fixe mon attention. Ils sont peut-être les rejetons de ceux qui ont bu la sueur de sang de mon Maître. J'entends la prière qui un soir monta de cette vallée vers le ciel sans recevoir de réponse : « Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi ! » Le paysage se peuple rapidement. Je vois Judas conduisant la cohorte et

descendant de la Ville sainte par le chemin que nous suivons nous-mêmes. L'angoisse divine, la trahison du disciple, la foule triomphante, Jésus prisonnier, tout est vivant devant moi. J'oublie ce que le temps a fait depuis, pour ne voir que ce qui fut alors ; et quand je relève mes yeux vers les sommets, il me semble y distinguer, pour la joie de mon âme et la réparation de la plus cruelle injustice, comme des rayons de gloire qui errent encore sur ces cimes, témoins impérissables de la réhabilitation du Juste dans les splendeurs de l'Ascension.

Le Cédron, que nous traversons, manque tout à fait de profondeur. L'eau y coule rarement sans doute. Son lit est une série de champs de blé.

Nous saluons Gethsémani sans nous y arrêter. Là était le rendez-vous ordinaire de Jésus et de ses disciples, quand on allait coucher à Béthanie. Les deux chemins qui conduisaient au village de Marthe et de Marie partent encore du jardin des Oliviers. Nous prenons celui qui monte directement à l'église du *Pater*.

Ce sanctuaire, édifié par la princesse de la Tour d'Auvergne sur les ruines d'un autre qui remontait aux Croisades, ne correspond réellement à aucune indication de l'Évangile. Dans un joli cloître gothique on a gravé en trente-deux langues différentes la sublime et simple prière que Jésus n'a jamais enseignée ici. De pieuses Carmélites l'y murmurent sans cesse, avec l'éloquence de cœurs aimants, purs et mortifiés. C'est quelque chose

pour la gloire de Dieu, et la princesse n'a pas perdu son temps.

Le sanctuaire du *Credo*, bâti sur une ancienne église dédiée à saint Marc, répond, lui aussi, plutôt à une idée qu'à un fait historique. La crypte fut jadis une citerne; elle est devenue la chapelle imaginaire où les apôtres auraient composé le premier Symbole de la foi.

Autre est l'importance de la mosquée dite de l'Ascension. Nous y arrivons en gagnant à quelques pas d'ici le village de Kefr-el-Tour. Les introducteurs ne nous font pas défaut. Au milieu d'une cour s'élève une petite construction octogonale, avec un tambour cylindrique et une coupole en maçonnerie. C'est un travail médiocre du XIII^e siècle. Sur les murs des noms sont écrits, les uns éclip-sant les autres par une calligraphie très variable et dans toutes les langues du monde. Dès le temps de sainte Hélène, la tradition indiquait ce lieu comme celui qui avait été témoin de l'Ascension du Seigneur. Rien ne s'y oppose dans l'Écriture, à condition de bien comprendre les deux passages où saint Luc raconte ce glorieux événement¹. On était bien ici sur le mont des Oliviers, et dans la direction ou en vue de Béthanie. Sainte Paule, saint Jérôme, Eusèbe ont accepté le témoignage des premiers siècles. Il était d'ailleurs consacré par l'érection d'une basilique dans le genre de celle du

¹ Voir notre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 2^e édition, vol. III, p. 440.

Saint-Sépulchre, et à la construction de laquelle, sur les désirs de la pieuse mère de Constantin, l'architecte avait apporté tous ses soins. Saint Jérôme dit qu'elle était ronde, d'un fort beau travail, mais ouverte par le haut, comme si on n'avait pu couvrir le point par où Jésus s'était élevé glorieux vers le ciel. Détruite par Chosroës, reconstruite par le moine Modeste, elle fut encore ruinée par le calife Hakem et réédifiée par les Croisés. Enfin rasée par les musulmans, elle a été remplacée par l'édifice actuel. On y montre une empreinte du pied du Seigneur, l'autre ayant été effacée depuis longtemps par la piété des fidèles¹.

Les habitants de Kefr-el-Tour, qui nous ont fait les honneurs de la petite mosquée, réclament avec ardeur le salaire de leurs services. Obséquieux au delà de nos désirs, ils ont déjà fait avancer nos montures. Or, tout en vénérant les traces du Maître, nous nous sentons pressés de ne pas négliger celles des saints, qui furent ses héroïques serviteurs.

Ici, il y a quatorze siècles, arriva un jeune pèlerin dont nul ne savait l'histoire. Si pauvrement vêtu qu'il fût, dans son humilité profonde, il laissait percer une distinction rare. Ses traits amaigris avaient encore des reflets de beauté qui trahissaient la femme, mais son costume et sa vie aus-

¹ Saint Jérôme ne pourrait plus dire : « Cumque terra eadem quotidie a credentibus hauriatur, nihilominus tamen eadem sancta vestigia pristinum statum continuo recipiunt. De nom. loc. ex Actis, ad verb. montis Oliveti.

tère étaient bien d'un homme. On le nomma Pélage. La grotte creusée dans le roc, et où l'on descend, à travers une chambre obscure, par un méchant escalier de quinze degrés, lui servit de refuge. Là le serviteur de Dieu pleura et pria, édifiant par ses discours et par ses œuvres ceux qui venaient le visiter. Sa réputation de sainteté se répandit partout. On lui prêtait une science miraculeuse des hommes et des choses.

Or, en ce même temps, un diacre d'Édesse cherchait, au nom de son évêque, Nonnus, une célèbre convertie d'Antioche dont on avait perdu la trace. Il vint dans cette grotte demander à Pélage s'il n'en avait pas entendu parler. « Hélas ! dit le solitaire, je n'ai que trop connu cette fameuse Marguerite. J'espère bien qu'elle n'est plus. » Le diacre ne saisit pas le vrai sens de ces paroles et se retira. Marguerite, en effet, la pécheresse, n'était plus, mais Marguerite la sainte, c'était celle-là même qui parlait. A quelque temps de là le diacre revint pour avoir le dernier mot du solitaire qui avait connu Marguerite. Quand il entra dans la grotte, le saint semblait prier. Il était mort. Or, comme on l'a déjà soupçonné, il n'était autre que la célèbre actrice d'Antioche, Marguerite, qui, après avoir étonné le monde par l'éclat de sa beauté, de sa grâce, de son esprit, l'édifiait par le spectacle de sa pénitence.

Passant un jour devant l'assemblée des évêques, sur la place de l'église Saint-Julien, où Nonnus d'Édesse prêchait, elle avait osé troubler l'assistance chrétienne par le spectacle de ses folles va-

nités. Pour tout voile, sa tête avait une couronne d'or et de perles, et son sein immodeste une rivière de diamants. Elle passait triomphante dans l'éclat de sa jeunesse, et les hommes la suivaient comme des esclaves pour l'admirer. Devant ce scandale, les évêques détournèrent la face. Le prédicateur, au contraire, suivit longtemps des yeux la belle effrontée, et tout à coup éclatant en sanglots : « O frères, dit-il aux évêques indignés, que cette femme soit notre leçon. Voyez ce qu'elle fait pour plaire aux hommes, voyez le peu que nous faisons pour plaire à Dieu ! »

Peut-être la grande mondaine fut-elle flattée d'avoir servi de thème à l'éloquence de Nonnus. Elle revint entendre le prédicateur, qui cette fois parla pour elle. Vaincue par la grâce, la pécheresse, *l'écolière du démon*, comme elle se nommait en demandant par écrit une audience à l'homme de Dieu, confessa publiquement, comme Madeleine, ses crimes et ses folies. A quelques jours de là elle couvrit son corps délicat d'un rude cilice, et, déguisant ses formes harmonieuses sous une mauvaise tunique d'homme, elle se dirigea vers Jérusalem. De ses maisons luxueuses, de ses esclaves, de ses bijoux, de ses triomphes, elle n'avait voulu rien garder : les pauvres recueillirent sa fortune. Désormais oubliée à Antioche, inconnue ici, morte pour tous, elle vécut heureuse dans ce tombeau. Il lui suffisait de penser qu'à force de pénitences et de larmes elle effaçait tout le passé, et qu'à son heure dernière il descendrait